

Attention :

Je ne détiens pas la propriété intellectuelle de l'univers de *Silent Hill* dont s'inspire cette histoire. Les personnages sont toutefois des créations personnelles.

Je tiens à proposer cette fan-fiction en téléchargement libre et gratuit.

Cela ne doit pas vous pousser à vous l'approprier pour en faire commerce.

Si vous voulez la partager, merci de proposer un lien vers mon site.

Avertissement :

Les descriptions et le thème traité réservent la lecture de cette histoire à un public averti.

ABIMES RENAISSANTS

Fan-fiction librement adaptée de l'univers de Silent Hill

Février / Mars 2010

Le bip obsédant de la machine de réanimation résonne encore dans ma tête et je ne peux m'en défaire. Je crois que ça restera toujours gravé. Ce bruit dont j'ai voulu au maximum faire abstraction à chacune de mes visites se chargeait pourtant bien à chaque fois de me rappeler que c'était la machine, et seulement la machine, qui tendait encore un fil entre nous deux. Pendant ce long sommeil, il n'y a eu effectivement que ce fil, que ce lien artificiel dont il n'a jamais été responsable, qu'il aurait sûrement détruit s'il avait su. J'ignore s'il s'est douté de mes visites. On dit que les personnes plongées dans le coma gardent une semi-conscience, on dit qu'ils entendent si on leur parle. Peut-être alors qu'il sait, et qu'il m'en veut. Je ne pourrai plus le vérifier à présent. Pas avant de l'avoir rejoint. Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas pressée. Ni de le revoir, ni de basculer moi-même de l'autre côté.

Son accident cérébral a été le point de non-retour après une longue maladie mentale. Il est survenu alors que nous étions brouillés depuis plus de cinq ans. J'ai cherché longtemps à peser le pour et le contre avant de venir à l'hôpital Brookhaven : étais-je prête à tout oublier? Est-ce que ça valait vraiment la peine? Est-ce que je ne me mentais pas à moi-même en venant le voir, alors que ça ne signifiait plus rien, alors que les derniers liens d'amour s'étaient déjà cassés depuis longtemps? La première fois, j'ai fait demi-tour devant la porte de sa chambre, et sur le coup ça m'a paru la meilleure des solutions. Tout cela était bien trop peu sincère. J'aurais pu en rester là, écouter ma conscience, rester fière, ne pas me mentir. Mais je suis revenue, poussée par un indescriptible et malvenu sentiment de remords. A partir du moment où j'ai passé la porte, je n'étais déjà plus satisfaite de moi. Pourtant j'ai atteint son lit. Je me suis assise sur une chaise, aux pieds du mourant. Je me suis risquée à le regarder furtivement, plusieurs fois, avant de détourner rapidement les yeux, comme s'il avait pu surprendre mon regard et soudain ouvrir ses yeux à lui et me fusiller avec. Mais il n'a jamais bougé ; il n'a jamais rouvert les yeux. Je n'ai jamais revu ses iris après ce jour où je l'ai vu parfaitement conscient pour la dernière fois, ce jour où tout s'est brisé entre nous, ce jour où ma vie a perdu son sens. Cependant le voile de ses paupières ne m'a pas empêchée de voir les yeux derrière. Ces yeux m'ont fait subir à plusieurs reprises un examen complet de mes pensées et de mon comportement à son égard. Je ne regrette pourtant rien de ce qui s'est passé, même si je ne peux m'empêcher d'envisager toutes les autres issues que cette histoire aurait pu connaître. Maintenant il est parti, on ne peut plus revenir en arrière. Je suis perdue pour toujours, marchant dans ses traces en étant incapable de lâcher des yeux ses empreintes. Mon père a été la plus belle chose qui me soit arrivée et pourtant la plus grosse erreur de ma vie. Mon plus grand bonheur pendant un temps et mon pire cauchemar ensuite.

Je ne comprends pas ce que je fais là. Je suis debout au centre d'une pièce carrée, peinte dans une seule et même couleur. Tout est gris : les murs, le plafond, le sol. Par la fenêtre face à moi, aucune lumière particulière ne vient projeter une quelconque ombre sur le sol ou les murs. Je ne vois qu'un ciel uniforme, peint dans un brouillard monochrome, du même gris que le reste. Il n'y a que deux choses qui se détachent du reste dans cet étrange rêve. Par leur simple présence, puis par leur couleur. Le lit d'abord : déserté de son occupant, poussé dans

un coin de la chambre. C'est le seul mobilier de la pièce. On pourrait se croire dans une chambre d'hôpital, mais si c'était le cas, il y aurait au moins une table de nuit à côté de ce lit vide. La deuxième chose qui jure, c'est ce qu'il y a sur le lit : le moniteur qui maintient mon père en vie est jeté sur le matelas. Ce n'est pas sa place. L'écran est vierge de toute indication, l'engin ne semble même pas branché, et pourtant il émet un bip répété qui s'avère être le seul son qui m'entoure. Celui-ci en devient tellement obsédant que je me demande presque s'il provient de la machine ou s'il est à déjà à l'intérieur de moi. Tout à coup, une vive lumière blanche par la fenêtre. Des voix confuses, très loin de moi et pourtant tout près. Apparemment deux hommes et une femme.

« - Mademoiselle Brenner? Vous vous sentez bien? »

« - Vous voulez prendre un instant? »

« - Anna ! Répondez ! Ressaisissez-vous ! »

Je revins progressivement à moi. Je venais d'ouvrir les yeux et c'était douloureux, comme après une nuit d'à peine trois heures, quand les paupières vous brûlent. J'eus l'impression d'être jetée sans précaution d'un cauchemar inconfortable à un autre pas plus rassurant. J'avais bien la sensation de me retrouver dans une situation plus prégnante, plus palpable, mais impossible d'y trouver mon compte de repères valables. Toujours le bip du respirateur, qui maintenait le lien. D'abord je ne vis que l'énorme lampe. Une comme celles qui se trouvent au-dessus des tables d'opération, j'ignore leur nom. Puis quand on la remonta vers le plafond à une distance raisonnable, trois silhouettes, trois visages gagnèrent progressivement en netteté et apparurent dans mon champ de vision. Au prix d'efforts démesurés pour fixer mon attention, je parvins à articuler quelques mots :

« - Que se passe-t-il? Où suis-je? » osai-je demander à la femme. Des trois visages au-dessus de moi, elle me parut avoir celui qui était le moins effrayant.

A ma double question, une voix s'efforçant d'être rassurante me répondit, déguisant des mots qu'elle enroba d'une fausse douceur :

« - Vous êtes au sanatorium de Cedar Grove, Anna. Vous ne vous souvenez pas? »

Le danger me parut immédiatement plus tangible alors que je réalisai que j'étais maintenue dans la position couchée par des liens qui me plaquaient les paumes sur le métal froid de mon brancard. La sonnerie brève et répétée que j'entendais dans la pièce carrée et grise que je venais de quitter ne provenait apparemment pas de l'appareil débranché. Moi, par contre, j'étais physiquement reliée par un tube à un appareil qui mesurait mon rythme cardiaque. A mes yeux paniqués, la femme s'efforça encore d'être rassurante. Son air ne m'apaisa pas. Non, je ne me souvenais de rien. Étais-je censée me souvenir de quelque chose? Devais-je comprendre instantanément ce que je faisais ici, sous cette violente lumière, scrutée par trois visages soupçonneux? Y avait-il quelque chose qui m'avait échappé? Je tentai de rassembler le plus vite et le plus efficacement possible tout ce qui me restait de bribes éparses de mémoire. Ce travail désespéré ne fut pas concluant ; parce que seul le bip obsédant de la machine de réanimation me restait et dominait tout le reste. Régulier, agaçant, lancinant,

perçant toutes les membranes successives de ma conscience comme des couches successives de peau trop fragile.

Je ne trouvai pas suffisamment de forces à l'instant même pour m'échapper au moins par la pensée de cette situation gênante.

« - Pourquoi suis-je ici? Qui êtes-vous? Vous êtes médecins? » demandai-je alors, pour tenter de refaire surface. Ce fut encore la femme qui me répondit. Les deux autres visages s'étaient écartés de la table d'opération et semblaient manipuler des instruments chirurgicaux à deux pas de là.

« - Ne vous inquiétez pas, Anna. Tout va bien. Nous savons que c'est pénible, mais vous devez tenir le coup. C'est pour votre bien que nous faisons tout ça. »

Le discours de la femme ne me rassurait plus désormais. Le choix des mots n'était pas aussi mesuré qu'il aurait dû, le ton avec lequel les phrases s'enchaînaient ne cherchait plus à dissimuler quoi que ce fût. Je commençai alors à m'agiter sur le brancard, en essayant de défaire mes liens.

« - Tout ça quoi? Qu'est-ce que vous faites, au juste? »

La femme changea de visage en une seconde ; elle affichait maintenant une espèce de surprise qu'elle jouait assez mal. En même temps elle cherchait encore à apaiser mon agitation.

« - Vous ne vous souvenez vraiment de rien, Anna? »

Finalement je renonçai à défaire mes liens, m'apercevant que mes efforts étaient vains. Ma nuque était endolorie ; après avoir jeté la tête plusieurs fois à gauche et à droite, j'avais essayé de ramener mon menton sur le haut de mon torse pour voir autour de moi, pour apercevoir le plus d'éléments possibles du décor environnant. Ma tête retomba sur la surface trop lisse d'acier glacé : j'avais relâché tout effort, résignée.

« - Je ne me souviens pas, non. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. »

La lampe de la table d'opération redescendit un peu plus près de mon visage. La femme prétextait faire un rapide examen de mes rétines. Elle planta ses yeux dans les miens et déclara avec aisance :

« - Nous allons vous aider à reprendre pied, Anna. J'ai besoin de savoir où vous en êtes. Thomas est-il encore vivant là où vous l'avez quitté? »

Soudain, le fait d'entendre le prénom - ce prénom - ramena dans une zone consciente de mon cerveau une partie de ce qui me semblait ne pouvoir surgir qu'au cours d'une expérience d'hypnose, ou quelque chose du genre. Pourquoi leur aurais-je sciemment dévoilé le prénom de mon père? Quelque chose d'enfoui, que vous ne voulez pas voir sortir

de vous, mais qu'on vous extrait parce qu'on vous tient fermement et qu'on scrute votre pensée. Ces médecins se livraient sur ma personne à une espèce d'examen de conscience et l'idée me parut subitement détestable. Ils devaient donc certainement m'avoir plongée dans un sommeil artificiel quelques instants auparavant, et j'imaginai que cela s'était fait sans mon réel consentement puisque j'étais attachée. Je ne sus s'il fallait m'énerver ou coopérer. Étais-je malade et étaient-ils là pour m'aider? Ou bien étais-je parfaitement saine d'esprit et me retenaient-ils prisonnière? Sentant mes liens trop vifs autour de mes poignets, je choisis la solution douce : je pris une profonde inspiration et tentai de m'expliquer.

« - Non. Il vient de mourir... C'est à chaque fois la même chose. J'entends le bip de la machine de réanimation, puis le sifflement continu qui indique la fin. Je suis perdue dans les couloirs de l'hôpital. Il me semble l'entendre qui m'appelle. Mais je ne sais pas si je dois le chercher ou sortir de l'hôpital. Je sais qu'il est trop tard et pourtant j'erre dans les couloirs. Je cherche. Il n'y a jamais plus de deux solutions : soit je ne reviens pas à moi et j'attends indéfiniment de prendre la bonne décision, soit le cauchemar se termine là et je me réveille en sursaut. Dans le premier cas, je me retrouve souvent dans une pièce carrée, toute grise. Ça pourrait être sa chambre, mais... »

La femme était toujours penchée sur mes yeux. Elle sonda mon esprit avec un regard qui me fit l'effet de pouvoir lire sur son visage l'IRM de mon cerveau en entier. Comme je m'étais interrompue, effrayée par l'idée, elle délibéra :

« - Vous êtes-vous interrogée sur le sens de tout ça, Anna? Vous n'êtes pas morte, vous. Votre route et celle de Thomas ne peuvent plus se croiser, puisqu'il est mort. »

Je restai absente un instant, hébétée devant ce qui, dit comme ça, passait pour une évidence. Pourtant, ces visions ne pouvaient pas s'inventer de toutes pièces et sortir de ma seule imagination. Il y avait trop de choses.

« - Je sens qu'il y a encore une possibilité. Il y a encore un lien entre lui et moi. C'est très ténu, à peine perceptible. Il y a peu de chemin à faire, et pourtant c'est très long et ça demande beaucoup d'efforts. Nous ne sommes pas encore complètement séparés. »

La femme entraît progressivement dans mon cerveau, tandis que ses deux collègues n'avaient pas reparu auprès d'elle autour de la table d'opération.

« - Alors qu'est-ce qui vous empêche de choisir une voie, dans ces rêves qui se répètent? Vous entendez sa voix, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il vous dit?

- Il me demande si je l'ai abandonné. Je ne sais pas vraiment s'il est en colère ou s'il est triste. Quitter l'hôpital en ignorant ses appels m'effraie autant que de continuer à chercher. J'ai peur de le retrouver sans l'avoir pleinement voulu et de m'exposer à sa colère. J'ai mal réagi avec lui. Je me suis déchargée sur lui, ce jour-là. Je lui ai fait tout entendre, il a tout pris en plein visage. Mais je ne peux plus revenir en arrière. Je ne peux pas effacer toute l'ardoise d'un revers de manche. Il sait qu'il m'a fait du mal, lui aussi. Je ne peux pas tout mettre de côté, je ne peux pas prendre toutes les fautes pour moi. Ce n'est pas une bonne chose de tout gommer sans prendre quelques précautions. On ne peut pas tout pardonner comme ça. Il ne suffit pas de le dire.

- Qu'est-ce que vous voulez au fond de vous, Anna? Quand vous aurez trouvé la réponse à cette question, vous pourrez choisir un chemin plutôt qu'un autre. Quand vous êtes venue la

première fois, vous n'êtes pas entrée dans sa chambre. Après, vous êtes revenue. Est-ce que c'est un tort d'être revenue et d'être finalement entrée dans cette chambre? Vous pouvez vous pardonner cela, ou ça vous pose problème?

- Je... Je ne sais pas. Ne me regardez pas comme ça, je... je ne sais plus.

- Très bien, Anna. Je pense que nous allons arrêter pour aujourd'hui. C'est plus sage. »

Alors la lampe remonta tout à fait au plafond et je fus dégagée de sa trop vive lumière. La femme saisit mon brancard et me poussa dans plusieurs couloirs. Je fus alors introduite dans un ascenseur avant de retrouver ce qui devait probablement être ma chambre. Alors je fus détachée et rendue à ma supposée quiétude de patiente du sanatorium : je fus libre de me coucher dans mon lit pour essayer d'y trouver le sommeil, et donc un peu de tranquillité. La femme referma la porte de ma cellule sur moi et je me laissais tomber parmi mes couvertures.

J'eus beau essayer de me la rappeler, cette femme me demeurait complètement étrangère. Pourtant, de son côté, elle avait l'air de me connaître par cœur. Je ne me souvenais pas de la dernière fois. C'était peut-être hier. M'avait-elle, hier aussi, questionnée sur les choix que je n'avais jamais été capable de faire quand mon père était vivant?

Je ne sais même plus distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Où suis-je réellement? A Cedar Grove, comme elle me l'a dit, ou au même endroit que mon père, à Brookhaven? Je suis à nouveau immergée dans cet ignoble cauchemar, mais je ne sais pas où ça se trouve en réalité. Il m'appelle de nouveau. Sa voix passe-t-elle au-delà des murs de l'hôpital pour venir me chercher à Cedar Grove, ou suis-je à Brookhaven? Ce dont je suis sûre, c'est que cette voix m'obsède, me poursuit, m'assaille. Il faut lui résister ou s'abandonner à elle complètement, sans espérer se retourner et ressortir une fois que la décision est prise. Une fois encore, l'alarme continue de la machine de réanimation siffle quelque part. Ça provient certainement d'une des chambres distribuées par ce long couloir obscur dans lequel je me retrouve plantée à chaque fois que le cauchemar recommence. C'est ici que le choix doit se faire à chaque fois. Comme si je me retrouvais propulsée au moment du premier choix. Rebrousser chemin avant de franchir le seuil de la chambre ou avancer pour lui rendre visite?

Cette fois le décor semble avoir changé : j'ai l'impression que l'air est plus étouffant, plus chargé que la dernière fois. La voix de mon père monte progressivement au-dessus de la sonnerie stridente de la machine. Le simple fait d'entendre le bip et ses plaintes en même temps défie les lois de la logique la plus élémentaire : il est mort et pourtant il m'appelle. Sa voix se fait alors aussi obsédante que le moniteur cardiaque, elle est toute proche et pourtant inaccessible. Elle me pousse en avant, elle m'incite à le trouver, mais elle me retient en arrière, me prie de ne pas y aller. Comme si le moment de choisir entre rester et s'enfuir était maintenant passé et qu'il avait comme issue logique et fatale une paralysie de tous mes membres. Comme si mes semelles étaient collées au sol, vissées par une interdiction dont je ne percevais pas le sens.

Brusquement, quelque chose que je n'ai pas encore vécu prend place alors, et retentit dans ma tête comme le moment où je vais enfin pouvoir avancer et comprendre pourquoi je suis dans l'incapacité totale de prendre la moindre décision. Le sol semble se dérober et un gouffre sans fond s'ouvre littéralement dans le béton derrière moi. Le signe me paraît clair : impossible de reculer, à présent. Impossible aussi de rester où je suis : quelque chose m'opprime et me force à fuir en avant, pour chercher un refuge, un lieu qui serait épargné par les manifestations physiques du désordre de ma propre existence. Les murs se désagrègent à grande vitesse, comme dans ces expériences filmées de pourrissement, dont l'effet est mieux perceptible et plus significatif quand on accélère l'image. On dirait que l'ensemble du décor autour de moi est aspiré par le temps qui se déforme à loisir : il s'étire, ralentit, accélère, stoppe puis reprend. Les murs ont l'air de se défaire soudainement d'une membrane de peau devenue superflue : la peinture s'écaille et se décolle des murs en formant de minuscules lambeaux qui s'enroulent sur eux-mêmes avant de se détacher tout à fait. Derrière cette peau, ce n'est pas du béton. C'est comme une chair humaine à vif, trop à vif. Des tissus organiques malades qui ne peuvent plus être contenus sous la peau qui est obligée de s'ouvrir et de céder pour laisser libre cours à la purulence. Du sang ruisselle le long des murs membraneux. Tout devient vivant et je me vois imposer un cauchemar plus insistant encore que celui de la seule impossibilité de faire un choix pour mon père. Alors, comme je ne bouge toujours pas, on se charge de me pousser en avant. Au plafond d'abord, puis sur les murs, des pièces de métal rouillé de formes diverses surgissent au cœur des tissus et déchirent les chairs en plusieurs endroits, aléatoirement, sans signification apparente. C'est comme un étrange squelette, qui tout comme la peau incapable de contenir les chairs, ne pourrait plus servir d'armature pour les chairs, et devrait à son tour éclater au-dehors. La désorganisation totale d'un corps jusque là normalement constitué. Un corps qui ne se plaignait pas, qui jusque là faisait entendre ses peurs uniquement à l'intérieur. Le surgissement violent de tout ce qui devrait rester caché. L'inversion de l'ordre établi des choses. C'en est trop. Cette fois, je dois chercher une issue et fuir ce cauchemar, même si cela doit passer par l'affrontement avec un père mourant... ou déjà mort.

Tandis que l'alarme de la machine sonne toujours quelque part et rythme bizarrement mes pas où que je me trouve, je parcours les chambres du couloir et suis dans l'obligation de constater que la décoration est partout la même. Cela empire même à vue d'œil : à présent les chairs découpées sont chargées par endroits de plaies purulentes et de tâches noires qui me semblent devoir être des tumeurs surinfectées. Le sang continue de dégouliner le long des murs, comme si, ça et là, des veines et des artères s'étaient ouvertes, tranchées par une pointe de métal rouillé qui aurait surgi des entrailles les plus profondes de cet inexplicable enchevêtrement de fibres musculaires. Je ne suis pas même tentée de m'arrêter là, de me plonger la tête entre les genoux pour attendre la fin, car on ne peut raisonnablement pas attendre la fin dans un endroit pareil. Alors je surmonte mon dégoût et j'avance. Pour une fois - et l'idée me reconforte un peu - je n'ai pas deux alternatives, puisque les dalles s'écroulent derrière moi et sont avalées par le vide sitôt que mes pieds les quittent. Il me semble que bientôt il n'y aura plus de sol sur lequel prendre appui. Je n'aurai alors d'autre choix que de tomber : il est tout simplement hors de question que je m'accroche à un quelconque élément de ce mur vivant.

Bientôt, au détour d'un couloir, j'aperçois au plafond un amas graisseux d'une circonférence impressionnante, d'où surgissent non pas des lames de métal rouillé, mais des tuyaux de respirateur qui partent tous dans le même sens et qui courent au plafond comme les tuyaux de chauffage qu'on ne dissimule pas, dans les sous-sols des immeubles ou aux plafonds des supermarchés. Instinctivement, comme si je devais trouver la solution simplement en me rendant à l'endroit indiqué, je me mets à suivre la voie, le nez en l'air. Tout cela est de moins en moins supportable. Une odeur obsédante se mêle à celle du sang qui me pince les narines depuis que les premières dalles se sont évanouies dans le noir sous mes pieds. De nouvelles pointes de métal rouillé surgissent n'importe où dans le plafond ou les murs et font gicler du sang. Autant que possible je cherche à m'en préserver et je protège mon visage. Je m'efforce d'être imperméable à ces manifestations, toutes plus horribles les unes que les autres. Je ferme les yeux, et j'avance. Si je tombe dans un gouffre sans l'apercevoir devant moi, au moins il n'y aura plus de question à se poser. Mais je ne tombe pas. J'avance et je semble même me rapprocher du but. Le bip du respirateur se fait nettement plus présent, à mesure que je m'approche de la source que je parviens à identifier plus nettement maintenant.

Derrière mes paupières closes, je perçois bientôt une lumière chaude qui pourrait presque être rassurante si je parvenais à faire abstraction de toutes les horreurs qui se trouvent autour de moi. Je me rends compte cependant que cela me demande moins d'efforts que je ne l'imagine : à la lumière se mêle bientôt la sensation agréable d'une chaleur qui me caresse les joues. S'échapper un instant, au moins par la pensée, n'est pas interdit. Je suis dans un square. C'est le printemps. J'ai la tête renversée sur le dossier d'un banc public et le soleil de mars qui perce les nuages s'invite derrière mes paupières, doucement. J'entends une voix douce à mes côtés, qui tente d'attirer mon attention, qui veut que j'ouvre les yeux pour regarder quelque chose. Peut-être ma mère. Je suis une enfant maintenant et mon père ne s'est pas invité dans ce rêve-là. Le bip s'est arrêté. Que se passera-t-il si j'ouvre les yeux? Vais-je rester au square et voir ce que ma mère veut me montrer ou refaire surface dans la réalité abjecte du couloir rongé par la mort? Je n'ose pas m'avouer que j'ai quitté ce couloir par la pensée seulement. Pourtant il y a quelque chose qui ne trompe pas. L'odeur de sang est toujours aussi présente : elle s'est invitée dans cette scène sortie de mon enfance. Impossible d'y croire plus longtemps. J'ouvre les yeux et l'alarme du respirateur reprend.

Je me trouve devant une double porte à battants qu'on appelle coupe-feu. La porte est percée d'un large hublot dont la vitre est cassée. La porte a pourtant bien rempli son rôle : par le hublot je reçois en plein visage les retours de chaleur d'un brasier qui brûle dans le silence le plus total. C'est complètement inhabituel un incendie sans le moindre bruit. Il n'y a, encore une fois, que l'alarme répétée du respirateur pour seul et unique son autour de moi, et cette fois je le sais, la source du bruit est derrière la porte que je viens de pousser. C'est orange, rouge, jaune. C'est violent et paisible en même temps : un incendie au cœur duquel on est invité à pénétrer. Comme les dalles derrière moi n'existent plus, je suis dans l'obligation de suivre la voie tracée dans les flammes. Je suis bientôt confrontée à la vision la plus repoussante que j'aie dû affronter depuis le début de ma courte vie. Les tuyaux de respirateur qui portaient de la tumeur graisseuse au bout du couloir m'ont emmenée jusqu'ici aussi sûrement que l'odeur du chocolat amène un gourmand jusqu'au four où le gâteau cuit. Ici, ce n'est manifestement pas un gâteau qui cuit. Tout se passe au plafond. Les

tuyaux d'assistance respiratoire se rejoignent tous en un même point. D'abord je ne vois que la bouche exagérément ouverte où ils plongent tous, avec une violence si percutante que je sais qu'ils n'en sortiront plus jamais. Ensuite seulement, je vois le reste et le tableau se révèle peu à peu avec une certitude indéniable, à mesure que mon champ de vision fait l'impossible effort de s'élargir aux horreurs voisines. La bouche a une tête. La tête a un corps. Rouge, parsemé de croûtes noires, qui n'en finit pas de brûler vif au-dessus de ce feu qui ne s'éteindra pas, quoi que je tente, si toutefois je suis capable de tenter quelque chose. Toujours aucun bruit. Dans ce silence que seul vient troubler le bip de la machine – d'ailleurs encore plus étrange puisque je ne vois nulle part la machine qui l'émet – la douleur de ce corps me parvient par d'autres moyens que l'ouïe. Pas de cris, pas de plaintes. C'est la vue qui m'impose la souffrance, à tel point qu'il est impossible de nier la douleur qu'inspire la scène, ni d'ailleurs, paradoxalement, de fermer les yeux. Secoué de mouvements incontrôlés, le corps voudrait échapper à ce bûcher surnaturel. Mais les gestes avec lesquels il se débat me certifient qu'il n'est déjà plus conscient. Il devrait donc pouvoir s'apaiser, mais ses spasmes sont nerveux et ses efforts désespérément vains. Ce corps dont les traits s'effacent à mesure que le feu le ronge n'a pas d'autre choix que de subir son châtement : il est solidement attaché par les chevilles et les poignets aux montants de son lit, tandis que le meuble lui-même est irrémédiablement fixé au plafond. Les lois de la gravité et de la logique sont responsables ici d'un curieux spectacle, et je suis debout aux premières loges. Ce n'est pas moi qui suis à l'envers, mais bien cette pièce, ou plutôt ce qui concerne ce corps en souffrance : mon sol est carrelé, le sien est peint en blanc. Les autres lits de cette chambre reposent sur mon sol. De son sol à lui partent des néons qui pendent vers mon sol à moi. Le feu arrache des lambeaux de peau à la créature, mais les cendres ne tombent pas vers mon sol à moi, ils montent au plafond et s'y déposent comme s'ils s'y collaient, attirés par un puissant aimant. Ce corps suspendu au plafond devrait pouvoir reposer sur le matelas, mais ce n'est pas le cas : ce sont ses liens qui l'empêchent de tomber de son lit et de finir de cuire au cœur de son bûcher. Brusquement les sangles des poignets lâchent. Les bras sont libres : ils pendent vers mon sol, apparemment libérés de tout réflexe propre à la vie. Puis ce sont les sangles des chevilles qui rompent. Le corps serait alors libre de tomber sur mon sol, mais ce n'est pas ce qui se produit. Je réalise à quel point la torture est prononcée tandis que tout le corps est maintenu au plafond par la seule force des tuyaux de respirateur qui plongeaient dans cette bouche béante. Ils n'étaient pas là pour une quelconque assistance respiratoire : ils traversaient, sans le moindre espoir de survie, la tête de cette créature, puis le matelas et le sommier, pour aller disparaître dans le plafond. C'était le dernier détail morbide que je n'avais pas relevé. A présent, le corps est là, pendu au milieu de la pièce, et semble ne former qu'un avec la tête du lit par laquelle il est tenu au plafond. Le feu brûle toujours mais ne consume pas les restes. Il n'y a plus de choix possible : tout était déjà joué avant que je n'arrive dans cette chambre si particulière. Quelque chose ou quelqu'un m'a emmenée jusqu'à ce théâtre de l'horreur, mais le sens m'échappe totalement. Si on m'a attirée ici, c'était pour me montrer quoi? J'ai eu avant d'arriver ici l'impression de pouvoir progresser, mais l'issue s'avère toujours aussi fatale et irréversible. Qu'est-ce que ça veut dire?

Je me tus alors et sur mon visage dût se dessiner le soulagement du récit laborieusement terminé. La jeune femme détacha alors ses yeux de la feuille pliée en quatre que je lui avais tendue quelques minutes plus tôt. Elle me regarda avec un air effrayé, et pour la première fois je crus y voir un sentiment qu'elle éprouvait vraiment. La sensation agréable de pouvoir lui faire confiance me parcourut le ventre pendant une grosse seconde. Je m'étais sentie écoutée cette fois, et je n'avais pas de lien aux bras et aux pieds pour contenir mes peurs dans l'espace rectangulaire et froid du brancard. J'étais face à elle, simplement assise sur une

chaise, derrière un bureau. J'avais fait appel à elle pour me soulager. Je devais lui dire ce que je ressentais. Cette fois, ça ne s'était pas fait sous la contrainte, et ce fut sans doute pour ça que je pus parler librement : pas de médicament, pas de lampe braquée dans les yeux, pas de surveillance cardiaque. Juste elle et moi, pour parler. Je venais alors de lui raconter cette vision de l'homme suspendu au-dessus du brasier. J'avais le sentiment d'en sortir à l'instant et il ne fallait pas que ça reste dans ma tête. Sitôt qu'on avait pénétré dans ma chambre pour m'apporter mon repas, je demandai à la voir. J'éprouvai le besoin de lui en parler. Je ne sus pas pourquoi précisément à elle, qui m'inspirait une confiance toute relative avant ça, ni pourquoi si vite, ni pour quelles profondes raisons il fallait que ça sorte en sa présence. C'était peut-être trop violent et trop difficile à supporter seule cette fois-ci.

Elle venait de recueillir mes mots comme ils étaient sortis et qui me semblaient s'être heurtés les uns aux autres dans un désordre inexprimable. Alors seulement elle considéra attentivement le papier que je lui avais donné, en même temps qu'elle semblait réfléchir sur mon récit. Elle cherchait un sens et pensait pouvoir l'obtenir en me posant simplement la question. Mais je fus bien incapable de la renseigner.

« - Anna, j'ai bien compris votre peur lors de ce dernier cauchemar... Je vous remercie de me l'avoir confiée. Mais ça, je ne vois pas. (Elle me montra le papier.) Cette date, qu'est-ce que c'est? 3 Décembre, 14h00, c'est quoi? Ça a un rapport avec ce cauchemar? Pourquoi vous m'amenez ça en même temps que votre récit? Ça va ensemble? »

Encore la pièce grise et carrée. Encore cette sensation de revenir au point de départ alors que je croyais avoir progressé. Je n'en ai pas l'air à première vue, mais peut-être que j'ai avancé, finalement. Je suis couchée sur le seul lit de la pièce, par-dessus les draps qui ne sont pas dérangés, tandis que la machine qui émettait sa sonnerie incessante est jetée par terre à côté de moi, silencieuse. Elle est visiblement hors d'état. La voix de mon père a définitivement repris le dessus : il ne cesse plus de m'appeler ; sa voix est lointaine et en même temps elle paraît plus proche de moi qu'elle ne l'a jamais été depuis le début de ces cauchemars, qui reviennent toujours à un point de départ plus ou moins semblable. Alors oui, je pense que d'une certaine manière j'ai progressé. Il y a des signes. Mais je dois me battre encore contre les choses tordues qu'on m'impose, en vue de me faire définitivement perdre les pédales. La logique s'est définitivement inversée. Le gouffre qui s'ouvrait sous mes pas est désormais au-dessus de moi : il n'y a plus de plafond. L'abîme menace d'avaler le moindre appel que je pourrais lancer en réponse à ceux de mon père, qui semblent aussi venir de là-haut. Je me sens complètement impuissante alors que je commençais justement à éprouver la force de comprendre. Pourtant, il me faut avancer encore. Même si tout cela manque de sens.

Sitôt que je passe la porte de cette pièce grise, je suis à nouveau contrainte de subir un atroce changement de décor. J'hésite entre le dégoût et l'indifférence. Les murs se défont à nouveau de leur enveloppe de peinture et de plâtre. Le plafond quant à lui ne voit pas surgir de lames rouillées puisqu'il n'existe tout simplement plus d'endroit d'où elles pourraient jaillir. Par endroits, un tuyau de chauffage semble descendre du néant et traverser le noir, accroché on ne sait où et allant on ne sait où. Un néon, suspendu au bout d'une chaîne, se balance au milieu du couloir et fait danser une lumière blafarde, clignotante, sur un sol poussiéreux qui cette fois ne s'effondre pas derrière moi. L'air est incroyablement pesant sous cette voûte noire, et cependant d'une froideur sans pareil jusqu'ici. L'impression affolante que ce gouffre peut m'avaler toute entière dès qu'il le souhaite me colle à la peau. Une étrange sensation de vertige inversée m'attrape alors la tête et le ventre. Je sais que je ne peux pas tomber vers le haut, et pourtant c'est ce que ce lieu arrive à me faire croire. Je progresse alors à pas lents dans ce couloir inconnu, sans savoir où je vais aboutir, et j'essaie une nouvelle fois de me concentrer sur ce que je tiens pour l'objectif de cette quête dépourvue de sens.

Je voudrais pouvoir aussitôt me retrouver en pensée et en vrai sur le banc du square au printemps où j'étais il y a peu. J'ai beau me concentrer, ça ne fonctionne pas une seule seconde. Je n'ai plus d'autre possibilité que de fixer toute mon attention sur la voix de mon père, qui se fait de plus en plus présente, qui vient d'en haut – ou d'en bas, et qui produit à chaque appel un étrange écho. Au détour du couloir, la voix change et devient moins ténébreuse. Elle ne résonne plus au-dessus de moi. Je lève les yeux et découvre avec un léger soulagement que cette partie du couloir a retrouvé son plafond, ou au moins une partie : des grilles de métal rouges empêchent mes yeux de se perdre dans ce noir indéfini. Par endroits même des poutres en béton bouchent l'horizon vertical dont le poids m'obsédait. J'ai l'impression soudaine qu'il est là, juste à côté de moi, et j'entends sa voix aussi distinctement que s'il était en face de moi. Il a la voix du temps où nous formions encore avec Maman ce

que j'oserais appeler une petite famille heureuse. Je me sens tout à coup revivre, malgré que mon enthousiasme soit freiné par le décor choisi pour la rencontre. Mais ça n'importe plus. Je sais qu'il est là, et il me faut aller le voir : la sortie de mon cauchemar passe par lui. Ça, je le sais depuis le début. Sa voix s'adoucit encore, au fur et à mesure que je me rapproche de lui. Bizarrement, même si je ne reconnais absolument pas les lieux, je n'ai aucun mal à trouver immédiatement la porte de la chambre dans laquelle il est alité. Et quand je touche la poignée de la porte pour l'abaisser, il me semble que le temps autour de moi se fige dans une ultime seconde, qui va avoir tout le loisir de s'étendre jusqu'à l'impossible, de se fractionner en centaines d'autres petites secondes comme celle-ci, plus invisibles, plus imperceptibles, plus inconscientes et insaisissables. Je dois parler à mon père : il me faut du temps. Je veux donc en faire ce que je souhaite, prendre cette seconde cruciale où j'abaisse la poignée de la porte de sa chambre et l'étirer autant que nécessaire, pour donner à l'instant de ces curieuses retrouvailles une belle allure.

C'est donc dans cette seconde interminable, où plus rien ne bouge – un lambeau de peinture reste en suspens devant mes yeux – que je vais apprendre ce dont j'ai besoin pour comprendre le sens de tout ça. Il est dans son lit, il est en position assise, le dos calé par une pile de coussins blancs. Il vient de tourner la tête dans ma direction et il me sourit. Je lui adresse un sourire en retour et je fais tout mon possible pour qu'il ait l'air sincère. J'ai envie de parler avec ce père que j'ai abandonné et qui m'a laissée tomber, mais certaines rancœurs sont difficiles à avaler. Un instant encore et le premier mot de ces retrouvailles va tomber entre nous. Quel qu'il soit, que ce soit moi ou lui qui le prononce, il va laisser une trace indélébile dans nos cœurs. Il pourrait nous tuer l'un et l'autre, nous laisser désespérément et définitivement orphelins l'un de l'autre, tout comme le dernier mot qui est tombé entre nous, celui qui a signé la séparation définitive de nos deux vies. Celui qui fait comme un trait de sang qui barre nos existences.

C'est lui qui abat le mur du silence.

« - Anna. »

Sa voix est presque suppliante.

Je prends tout le temps qu'il faut pour le mesurer, pour comprendre ce qu'il y a dessous, derrière, à l'intérieur, avant et après. Redoublant d'efforts, il continue l'exploit de revenir vers moi, vers moi qui n'ai rien fait pour ça.

« - Je savais que je te reverrais. Je savais que ce n'était pas fini. Avance, Anna. Je veux te voir de plus près. »

Je prends le temps. Doucement je progresse dans l'espace de cette seconde qui consacre nos retrouvailles. Je m'approche lentement de son lit. Je crois pouvoir le toucher, pour m'épargner l'effort de parler. Mais au bout de quelques pas, je suis arrêtée par une vitre de plexiglas qui traverse la pièce dans toute sa largeur et toute sa hauteur. Il était impossible de la deviner avant de la rencontrer. Je réalise alors que la voix de mon père me parvient au travers de cette vitre, et là encore je ne comprends pas comment c'est possible. Il n'y a pas le

moindre petit interstice par lequel pourrait filtrer le son. Mon père est bien là, dans ce lit, visiblement souffrant mais bel et bien conscient. Conscient de lui-même et conscient de me voir là, devant lui. Il bouge, il ouvre la bouche et ses lèvres dessinent distinctement les mots qu'il prononce et que je reçois. Alors que j'ouvre la bouche pour parler à mon tour, renonçant à atteindre le lit, je comprends ce qui se passe. Je n'ai plus rien à dire à mon père. Je veux articuler quelque chose, n'importe quoi. Un bonjour, une excuse, un reproche : rien ne franchit mes lèvres. Je suis muette.

Voilà pourquoi le moindre de mes choix m'est devenu impossible. Voilà pourquoi les cauchemars recommencent sans cesse et que j'ai à chaque fois la sensation de n'avoir pas progressé. Il est trop tard. C'est ce que vient de me dire mon père qui me regarde coller mes deux mains sur la vitre. Je suis un mime enfermé dans une boîte invisible. La clé qui me permet d'en sortir, je l'ai eue un jour dans ma main ; je ne l'ai plus aujourd'hui. Si je veux faire comprendre quelque chose à mon père, il me faudra user de signes à travers cette vitre ou me taire à jamais. Je n'ai jamais été douée pour les signes, de quelque nature qu'ils soient. Cette histoire avec mon père est le plus exact dessin que l'on peut faire pour illustrer mes relations avec les autres. Je bâtis tout sur ce que je crois être une compréhension mutuelle, et je me rends compte, toujours trop tard, que je me suis trompée. Ce n'est pas rien que de dire que mon père a été d'abord la plus belle chose qui me soit arrivée, et mon pire cauchemar ensuite. Tout est là. Je prends entièrement corps dans ce vide entre nous, et imperceptiblement d'abord, puis de plus en plus violemment, l'éternité de cette seconde que je voulais juste pour moi, pour revoir ce père abandonné et perdu, me devient de plus en plus insupportable.

« - Il est trop tard pour nous, Anna. Mais je n'ai jamais cessé de t'aimer, tu sais. J'étais ton père, tu étais ma fille. Ça ne se casse pas aussi bêtement, des liens de sang. »

A mesure qu'il en rajoute, je crois être en mesure de crier tout à fait, si fort qu'il va m'entendre très distinctement, même derrière cette vitre. Je voudrais lui hurler de se taire, de ne plus rien rajouter à mon supplice. Les murs en sang et les gouffres sans fond, à mes pieds ou au-dessus de ma tête, en ont assez dit. J'aurais envie de lui montrer que j'ai compris, que j'ai fait erreur sur toute la ligne depuis le début et que j'aurais dû faire un pas vers lui pendant qu'il en était encore temps. Je croyais être la plus forte, mais je me trompais. J'étais faible. Je croyais être fière et devoir le rester. J'étais juste idiote. J'ai tout gâché.

« - Qu'est-ce que vous avez fait de mal, Anna? Pourquoi vous vous tenez à présent pour seule responsable? Ça ne correspond plus avec ce que vous me disiez avant. »

La voix me parut lointaine. C'était celle de la jeune femme du Sanatorium, en face de laquelle j'étais de nouveau – ou toujours – assise. Je tentai alors de rassembler mes esprits pour lui livrer une réponse à peu près satisfaisante.

« - Je sais. Ça ne veut rien dire. Mais c'est la vérité. Tout est de ma faute. Je n'aurais pas dû me fâcher avec lui. Je n'avais aucune raison de le faire. Y a-t-il au monde une raison assez valable pour condamner ainsi son propre père, sans plus jamais lui laisser de deuxième chance? Pourquoi ne lui ai-je pas rendu toutes les chances que lui, il m'a données? Je ne sais pas. Il m'a écrit. Il m'a téléphoné. Je ne compte plus les fois. Et puis sa maladie s'est déclarée.

Je vous ai dit que j'étais revenue le voir après avoir rebroussé chemin sur le seuil, que j'avais trouvé la force de rentrer dans sa chambre. C'est faux. Je ne suis jamais revenue. J'ai même cru devoir me rengorger pour ça. Est-ce que je n'ai pas été stupide, docteur? Dites-le moi ! Je peux tout entendre à présent. Je ne peux plus lui parler, mais je peux encore écouter. »

La jeune femme conserva le silence et me fit signe de continuer à raconter. J'obtempérai, et me résolus à parcourir le court chemin jusqu'à la fin. Nous n'en étions plus très loin.

Il est encore là, derrière la vitre épaisse qui nous empêche de nous toucher, qui l'empêche de m'entendre et qui m'empêche de parler. J'essaie de détourner le regard pour m'arracher à sa vue. Je veux m'enfuir à présent. Et c'est ce que je vais faire, car je ne peux plus supporter ça. Parce que ça me rappelle trop à ce que j'ai vécu en réalité. Ça se passe le jour où nos regards se croisent pour la dernière fois. Je viens d'apprendre par ma mère qu'il est hospitalisé. Je passe cinq jours à me demander si je dois venir le voir. Ça fait quatre ans que nous ne nous sommes plus vus et sa maladie mentale s'est déclarée de manière certaine il y a trois mois de ça. C'est un an avant l'accident cérébral qui mettra fin à sa vie. Je suis sur le seuil de sa chambre et je regarde par le hublot de la porte. Il ne m'a pas vu. Il est dans son lit, en position assise, le dos enfoui dans une pile de coussins blancs. Il regarde par la fenêtre. De mon côté, protégée par la porte dont je ne veux pas encore abaisser la poignée, je le regarde à son insu. Je suis prise à mon jeu : tout à coup, il tourne la tête dans ma direction. Je sais qu'il m'a vu : c'est impossible qu'il en soit autrement puisque j'ai le nez collé au hublot de la porte. Sitôt qu'il me voit, il sait que je n'entrerai pas. Je le vois dans ses yeux. Je sais de mon côté que je ne poserai pas ma main sur la poignée. Son regard se fait plus insistant. Il m'encourage à dépasser mes rancœurs. Il connaît ma fierté, poussée jusqu'à la bêtise dans certains cas. Je lui ai déjà montré de quoi j'étais capable à ce niveau-là. Je le vois déjà renoncer. Il sait qu'il ne me verra pas. Il sait que je resterai derrière la porte et qu'une fois que j'aurai sorti mon visage du cercle dessiné par le hublot, il ne me reverra plus jamais.

Voilà pourquoi, dans mon cauchemar, je suis derrière une vitre, et voilà pourquoi je suis condamnée à y rester. La porte par laquelle je suis entrée dans cette pièce s'est évanouie. Elle n'a peut-être jamais existé. Peut-être que depuis le début je suis dans cette pièce et que je n'en ai pas bougé. La fuite n'est plus une solution, mais il n'y a aucune autre solution. Alors je reste là, en le regardant et en me demandant pourquoi je n'ai pas fait le choix de supprimer cette vitre entre nous le jour où tout était réel. Lentement, les mains posées contre la paroi froide et transparente, je coule le long de la paroi vitrée, le long de ma douleur. Je me répands en larmes au pied du mur de ma honte. Je suis désormais certaine d'une chose : dans l'incapacité totale de quitter les lieux, je vais assister à l'évènement qui nous séparera à jamais et que je n'ai pas vécu. Parce qu'en rebroussant chemin ce jour-là sur le seuil de sa chambre d'hôpital, je suis demeurée l'étrangère que j'étais depuis le jour où la cassure nous a délimité à chacun deux mondes bien distincts. Mon père est lui aussi devenu muet. Il n'a plus rien à ajouter à tout ça. Il sait que j'ai compris.

Alors sa voix s'éteint et le bip de la machine de réanimation reprend le dessus. Je voudrais fermer les yeux, mais quelque chose m'en empêche. Ma punition pour tout ça est de le voir mourir sous mes yeux. De l'autre côté de la cloison vitrée, l'air se charge progressivement de

chaleur, à un tel point que je me vois dans bientôt dans l'obligation de décoller mes mains de la vitre. Les formes s'évanouissent, les traits s'effacent, les lignes tremblent puis dansent. Comme chargé d'un gaz inflammable, tout l'air de la chambre de mon père s'embrace brusquement. La peinture sur les murs s'effrite, les murs se noircissent. Les flammes courent sur les murs, glissent sur le plafond, mordent les pieds du lit de mon père. Impassible, comme étranger à mon supplice, insensible à ce qui se passe autour de lui, il ne bouge pas. Il attend. L'incendie lui attaque bientôt les chairs. Je vois tout distinctement. Cet ultime cauchemar est beaucoup trop réel. A genoux devant l'écran, je m'écrase à plusieurs reprises les deux mains sur la figure. Les larmes qui s'échappent de mes yeux se glissent dans les étroits couloirs dessinés par les espaces entre mes doigts. Je me frappe la tête plusieurs fois contre le mur de plexiglas. Comme quoi, je suis encore en mesure d'éprouver de la douleur physique.

Quand enfin je relève la tête, la pièce est nettoyée. Elle me donne l'impression d'avoir été passée au lance-flammes. Le lit est vide. Pas de traces de corps. Il n'y a qu'un tapis de cendres encore fumantes qui s'étalent jusque dans les moindres recoins de la chambre. Un dernier sanglot s'étrangle quelque part en moi. Puis je me relève et j'essaie de reprendre des forces. Alors que je me retourne, je vois, épinglée sur la porte de sortie qui est réapparue, une petite enveloppe blanche.

Épilogue

Ce jour sera un jour de pluie. Ce matin, la dernière de mes séances avec la psy du Sanatorium a visiblement fait apparaître, selon elle, que j'avais compris où étaient mes torts, que j'avais parcouru un chemin énorme, que j'avais réussi à dépasser enfin les mensonges avec lesquels je me protégeais au début de ma thérapie. Je veux bien la croire, s'il n'y a plus que ça. Peu importe, après tout. Je ne me sens pas guérie de toute cette histoire. Je n'aurai plus jamais le pardon de mon père. Ça ne changera rien que je sois parvenue ou non à raconter toute l'histoire à la psy.

Hier, maman m'a laissé une ultime chance de me racheter. Je vais la saisir. Car c'est surtout auprès d'elle que je dois aller chercher des excuses. Pour Papa, c'est trop tard. Il est mort samedi, d'une attaque cérébrale. Maman est venue et a épinglé une petite enveloppe sur ma porte, et puis juste avant de partir, elle a appuyé sur le bouton de ma sonnette. J'ai paru sur le seuil, j'ai vu ma mère tourner à l'angle du couloir. J'ai décroché l'enveloppe et j'en ai extrait une petite carte, que j'ai lue sur le palier, en pleurant.

*Mme Angela Stillman est aujourd'hui
Dans la douleur de vous faire part du décès
De M. **Thomas Stillman**,
Survenu dans sa 67^{ème} année de vie,
Le 27 novembre 2009 à l'hôpital Brookhaven de Silent Hill.
Une messe en son souvenir sera dite en l'église de Bradford,
Le 3 décembre 2009 à 14h00.
A l'issue de celle-ci, M. Thomas Stillman sera porté
Au Crematorium de Cedar Grove.*

Mon faire-part avait ceci de particulier qu'il s'accompagnait d'un message, qui ne pouvait pas m'être plus directement adressé. Au dos de la carte que je tourne à présent entre mes doigts en regardant la pluie tomber par la fenêtre, Maman a écrit :

*Je compte sur toi, Anna.
Fais-le au moins pour moi qui n'ai jamais su vous réconcilier.*